

son patron, en dépit des conditions économiques bien changées et de la vie doublée de prix : « Vous serez, en effet, les gens comme vous, les nouveaux *ci-devants*. Nous, les employés de la vieille école et qui le demeurerons, nous serons les nouveaux *demi-solde*. »

MAURICE BOISSARD.

LE THÉÂTRE AU FRONT

Avant de parler de l'organisation spéciale du théâtre du Front, il convient de signaler quelques représentations données dernièrement dans le secteur d'une de nos armées, représentations qui méritent qu'on ne les passe pas sous silence. Dans une petite ville de l'est, un théâtre a été aménagé d'une façon que lui envieraient bien des scènes provinciales et peut-être mêmes parisiennes, grâce à l'intelligente activité d'un des principaux officiers de l'Etat-Major. C'est un vaste manège qui a fourni la salle de spectacle. La décoration de la scène est due à un artiste spécial de talent et le personnel territorial que l'on y emploie supplée à son inexpérience professionnelle par une bonne volonté, un empressement et un désir de bien faire qui surmontent tous les obstacles et ont permis de donner des représentations de grand gala telles que devraient être celles du théâtre aux armées. Ici ce n'est pas la gaudriole plus ou moins épicée, ou l'art théâtral à petite dose que l'on offre aux poilus; les organisateurs ont eu des visées plus hautes et ont réussi à faire applaudir des œuvres importantes. Ce furent d'abord les scènes principales de l'*Hérodiade* de Massenet et de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas. Je sais bien que les musiciens de l'école moderne feront la grimace, aux noms de Massenet et Ambroise Thomas, mais il faut tenir compte des ressources militaires qui permettaient de donner ces deux ouvrages grâce à la présence du baryton Nucelly et du ténor Delzara, et n'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir pu offrir à des spectateurs, dont l'éducation musicale est plus que rudimentaire, des œuvres qui appartiennent, je le veux bien, à un art dénigré par les musiciens de l'école moderne, mais qui sont néanmoins représentatives d'une époque de l'art français?... Il faut descendre de sa tour d'ivoire pour se rendre compte où en est le niveau musical de la foule et combien un art que les porteurs de flambeau trouvent périmé et indigne paraît avancé à une majorité qui en est à peine encore aux cantilènes d'un Meyerbeer ou d'un Rossini.

Les organisateurs des spectacles dont je parle ont jugé qu'il convenait d'agir avec une prudente audace et ils ont ainsi, à mon sens, agi avec sagesse. Voici que, poursuivant leur effort, ils viennent de donner deux représentations remarquables de l'*Arlésienne*. On ne

se doute pas de toutes les difficultés qu'il faut vaincre pour réaliser un pareil spectacle. C'est la réunion de l'orchestre dont on choisit les éléments dans les corps de troupe de l'armée, la quête des accessoires chez les civils de l'endroit, la réunion des décors, la mise au point des répétitions, etc... etc... Heureusement que les ressources des armées sont aussi variées qu'imprévues et qu'il s'agit surtout de savoir les découvrir et les mettre en valeur. C'est ce qui eut lieu cette fois encore.

La pièce de Bizet et Daudet a beaucoup porté devant le public de poilus et de blessés qui remplissait la vaste salle. Ils ont applaudi avec un enthousiasme vibrant l'orchestre de M. Felix Hesse et les interprètes du drame.

M^{lle} Lucie Brille, qui a fait de Rose Mamaï un de ses meilleurs rôles, M^{lle} Delville, une Vivette émue et touchante, M^{me} Bailly, émouvante Renaude, étaient venues de Paris prêter leur concours à ces soirées. Les interprètes masculins appartenaient tous à l'armée ; c'étaient M. Claude Garry, qui abordait pour la première fois le rôle de Balthazar et l'a joué avec autorité et grandeur, M. Poulot, une vedette de café-concert, émule de Vilbert dans le patron Marc, M. Gallet, de l'Athénée, un Francet d'une émotion toute pleine d'humanité et de sincérité, M. Darcelet, un ardent Mitifio... Une des meilleures joies du critique n'est-elle pas de découvrir un talent nouveau et de saluer toutes ses promesses ?... Cette joie me fut donnée au cours de ces soirées. M. Bayard interprétait le rôle de Frédéri. Cet artiste encore peu connu à Paris, où il a joué surtout dans les théâtres de quartier, a toutes les qualités que l'on désire rencontrer et que l'on trouve si rarement réunies chez un jeune premier dramatique. Voici une des rares représentations de *l'Arlésienne* où il m'a été donné de voir un Frédéri ayant vraiment les vingt ans du rôle et donnant l'impression de l'enfant qui s'éveille à l'amour, soumis à la fatalité sexuelle et brisé par la fièvre des voluptés. M. Bayard a joué Frédéri avec une jeunesse, une tendresse, une émotion et une ardeur qui lui permettent tous les espoirs. Il a l'élégance naturelle, la voix nuancée et chaude. Sans doute il lui manque encore cette expérience roublarde dont font preuve nos jeunes premiers de quarante ans et qui lui permettrait de moins se dépenser peut-être, pour arriver à produire sans fatigue les mêmes effets, mais elle lui viendra toujours assez tôt, puisque c'est au prix de la perte ou tout au moins de la diminution de ses qualités primaires qu'il devra l'acquérir. Tel qu'il est, aujourd'hui, M. Bayard est un de ceux dont nous devons retenir le nom, pour les jours où les jeux sanglants finiront enfin.

Le lendemain de ces soirées, c'est le réveil dans la réalité. La troupe se disperse : les dames reprennent le train, celui-ci retourne au

volant de sa voiture, celui-là à son travail de bureau, cet autre à sa tranchée... et il y a dans chaque cœur un peu de mélancolie, mais aussi un espoir qui rejoint le passé et un beau souvenir pour égayer les heures rouges qui recommencent.

LE RÉGISSEUR.

LETTRES ITALIENNES

Mort de Giovanni Boine. — Guido Gozzano: *Alla Cuna del Mondo*; Milan, Trèves. — Francesco Pastonchi: *Campo di Grano*; Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Francesco Pastonchi: *Trasfigurazioni*; Milan, Trèves. — Marino Moretti: *Il Sole del Sabato*; Milan, Trèves. — Marino Moretti: *La Bandiera alla Finestra*; Milan, Trèves. — Giovanni Zuccharini: *Ettore Spionbino*; Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Salvatore Gotta: *Il Figlio Inquieto*; Milan, Baldini Castoldi. — Bruno Corra: *Sam Dunn è morto*; Milan, Poesia. — Carlo Linati: *Barbogeria*; Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Ada Negri: *Le Solitarie*; Milan, Trèves. — Bruno Cicognani: *6 Storielle di Nuovo Conio*; Florence, La Voce. — Arturo Onofri: *Orchestra*; Naples, La Diana. — Maria Ginanni: *Montagne trasparenti*; Florence, Italia Futurista. — Antonio Bruno: *Fuochi di Bengala*; Florence, Italia Futurista. — Raffaello Franchi: *Incantamento*; Florence, Tempra. — Corrado Alvaro: *Poesie in Grigio Verde*; Rome, Lux. — Gherardo Marone: *Poesie Giapponesi*; Naples, Ricciardi. — Giovanni Bertacchi: *Un Maestro di Vita*; Bologne, Zanichelli. — Luigi Tonelli: *Lo Spirito Francese contemporaneo*; Milan, Trèves. — Luciano Gennari: *Poesia di Fede e Pensieri di Vittoria*; Milan, Studio Editoriale Lombardo. — Renato Fondi: *Chamfort*; Pistoria, Rinascimento.

La jeune littérature italienne vient de perdre un écrivain de talent : **Giovanni Boine** (1887-1917). Très malade depuis une dizaine d'années, il n'avait pu réaliser tout ce qu'on avait le droit d'attendre de lui. Après des essais de philosophie et d'histoire religieuse — il avait appartenu au groupe milanais du *Rinnovamento* (1908), la meilleure entre les manifestations du modernisme italien, — il était passé franchement à la littérature avec un petit roman (*Il Peccato*, Firenze, *La Voce*, 1913), où sa prose, parfois très personnelle, s'épanouissait dans une sensualité teintée de mysticisme qui n'était pas sans charme. A la veille de la guerre, il avait publié les *Discorsi Militari* (Firenze, *La Voce*, 1915), commentaire moral du règlement de l'armée. Dans les derniers temps il donnait à la *Riviera Ligure* des petits poèmes en prose (*Frantumi*) et de spirituelles revues de livres nouveaux (*Plausi e Botte*) qu'on va réunir en volume par le soin de ses amis. Esprit solitaire et tourmenté, avec un mélange d'aigreur et de tendresse, maltraité par la vie, il n'a pu donner sa mesure ni comme penseur ni comme poète. Mais ce qu'il nous laisse, arraché aux répit de la fièvre, lui donne le droit de n'être pas oublié.

§

Un revenant. On vient de réunir les lettres que le poète Guido Gozzano, mort l'année dernière, avait envoyées à un journal de Turin, pendant son voyage cinématographique et entomologique